

FEUILLETON.

LE CHATEAU

DE

MONTFORT.

— o o o —

LÉGENDE DU XVI. SIÈCLE.



DANS son état actuel de dégradation, ce château offre une des ruines les plus pittoresques de la Bourgogne. Précédé d'une longue avenue de noyers, presque tous brisés par les vents qui soufflent avec impétuosité sur la montagne, et d'une croix gothique mutilée en 1793, il présente, au midi, en arrière d'un vaste préau, trois hautes tours octogones. Celles dites de l'Est et des Oubliettes défendent un portail en ogive bien conservé et jadis armé de herse, ponts-levis, barbicanes et machicoulis. La troisième tour, à l'ouest, dite tour d'Amélie, est jointe aux deux autres par une forte muraille. Des cuisines, le commun, les magasins étaient au rez-de-chaussée à droite ; à gauche, une immense écurie voûtée et soutenue par des piliers ornés de sculptures curieuses, régnait dans toute la largeur de la cour intérieure. En face, un vaste bâtiment contenait les chambres d'habitation, et s'élevait à pic sur le rocher qui sert d'assiette au château. Plusieurs escaliers conduisaient dans les trois tours de la façade, et dans celles moins élevées qui protégeaient l'enceinte de ce noble manoir. Au-dessus du portail, à droite, on trouve la chapelle, jadis ornée d'une belle rose délicatement sculptée, et dont il ne reste que quelques fragments. C'est de là que, suivant la tradition, le dernier des palatins arquebusa un jour le bailli d'Auxois, qui, revenant de Montbard à Semur, chevauchait, *au gré du sir*, un peu trop sur la droite de la route.

Les souterrains étaient également magnifiques. L'un d'eux surtout, soutenu, comme celui de Chilon, par sept piliers, est encore dans un état de conservation parfaite. La salle de la monnaie, dont la voûte repose sur un seul pilier, auquel aboutissent des arceaux pleins de hardiesse et de légèreté ; des fourneaux brisés, des statues mutilées jonchent le sol de leurs débris, et at-

Serait-ce par hasard notre double origine,
 Qui servirait de texte aux cris de l'imposteur ?
 Eh ! ne sommes-nous pas tous de race divine,
 Si l'on veut remonter au souffle créateur ?
 Offrirait-il à l'homme en signe de carnage
 Comme aux brutes leurs cris le verbe varié ;
 Ou pour qu'on le proscrive, est-il quelque langage
 Qui ne puisse nommer Dieu ni la liberté ?
 Courage donc, courage, ô ma belle patrie !
 Tes fils jeunes et fiers s'exercent sous tes yeux
 A braver des méchants la lourde tyrannie,
 Comme dans tes forêts les pins audacieux
 Bravent des aquilons la fureur redoublée.
 Ils sont hardis tes fils et dans leur sein bouillant,
 Rapide et lumineuse éclate la pensée,
 Comme dans ton beau ciel, le soir on voit souvent,
 Jaillir d'or et de feu mille dards gigantesques ;
 Ils sont nobles tes fils, et faits pour être heureux,
 Leur âme est grande et pure et les eaux romanesques
 De ton fleuve divin ne le sont point plus qu'eux.
 Ils sont constants tes fils, et leur sage industrie,
 Donnera quelque jour une digne au pouvoir,
 Comme fait au torrent le castor amphibie,
 Qui dans l'onde écumante établit son manoir.
 Courage donc, courage, assemble tes enfants,
 Et ceux qui de la France ont eu le sang des braves,
 Et ceux qui de l'Irlande ont fui les tyrans ;
 Courage et tu verras nos prétendus Octaves
 Humiliés enfin, domptés par l'avenir,
 Pâlir et l'œil hagard, rejeter inutiles,
 En voyant devant eux le cadavre surgir,
 Les scalpels odieux, qui dissèquent nos villes.
 Courage, et tu verras après les jours d'erreur,
 Où règne l'insolence, enfin venir le notre ;
 Les élus de la fraude, et ceux de la terreur,
 Tous ces fruits corrompus, tomber l'un après l'autre,
 Et grandir à leur place, arbre de liberté,
 Gloire de nos forêts, le verdoyant érable ;
 A ses feuilles aussi, le tréfle entremêlé,
 Paraître pour signal, d'une paix ineffable.

P. C.

Ce morceau remarquable fut écrit et publié dans le *Comédien* en 1841, lors de la proclamation de l'Union des deux Provinces ; il est encore pour nous tous plein d'actualité et d'intérêt, car l'Union des Canadas est un acte d'injustice politique, dont nous ressentons encore aujourd'hui tous les malheureux résultats ; il fallait la muse de P. C. pour nous peindre en traits de feu, avec des couleurs aussi vraies, le tableau de nos mauvais jours, la patiente résignation des jeunes enfants de l'Amérique, leur courage et leur énergie, et mettre en regard l'avarice sordide des Banquiers qui veulent trafiquer de nos droits et de nos libertés, avec les espérances de l'avenir et la confiance dans nos destinées.

(Note de l'Ed.)

